

# L'eau vive

## Jn 4,1-15

### 1. Pour entrer dans le texte

Dans le début de son œuvre, l'évangéliste raconte en détail deux rencontres de Jésus, avec Nicodème (Jn 3) et avec une Samaritaine (Jn 4). Ces récits complémentaires permettent de montrer qui est Jésus et comment accueillir la vie qu'il est venu apporter. Tout oppose ces personnes qu'il rencontre. Nicodème est un maître juif pharisien, un savant reconnu, il vient de nuit et prend l'initiative du dialogue. Il s'adresse à Jésus comme à un maître venu de Dieu. La femme, anonyme, est une Samaritaine, aux yeux du judaïsme d'alors une hérétique et un être incompetent théologiquement. Elle vient à midi et ne sait rien de Jésus qui lui adresse la parole. A la fin de la rencontre, Nicodème disparaît dans le silence du texte alors que la femme devient témoin et sa parole permet à d'autres de reconnaître le "*Sauveur du monde*" (Jn 4,42). En même temps, la rencontre avec la Samaritaine manifeste ce que signifient les déclarations de Jésus à Nicodème, comment un être "*naît d'en haut*" et comment Jésus est celui qui donne accès à cette vie nouvelle. Le récit de Jn 4,1-42 illustre les paroles à Nicodème et offre d'autres expressions pour que le lecteur apprenne lui aussi à connaître Jésus.

Le séjour de Jésus en Samarie, Jn 4,1-42, forme une unité narrative constituée pour l'essentiel de dialogues. Le lieu de l'action change et les interlocuteurs de Jésus sont différents. Les v. 1-6 servent d'introduction, les v. 1-3 font la transition avec ce qui précède

directement et les v. 4-6 posent le cadre de la rencontre qui suit. Vient alors le dialogue principal, entre Jésus et la femme samaritaine, v. 7-26. Un intermède narratif, v. 27-30, prépare le dialogue suivant et le dénouement du récit. La femme partie et les disciples revenus, Jésus s'entretient avec eux, v. 31-38. Le récit du séjour de Jésus parmi les Samaritains, v. 39-42, conclut. Il montre les résultats de la rencontre avec la femme et l'ouverture de l'accès au salut pour des non-juifs.



Dans les v. 7-15, repérez les interventions de Jésus et de la femme ainsi que le thème de chaque intervention.

Le dialogue entre Jésus et la Samaritaine est le plus long de l'Évangile par le nombre des prises de parole. Jésus l'entame et le clôt. Il intervient sept fois et la femme six. Ce dialogue commence autour du thème de l'eau, v. 7-15. Jésus demande à boire, v. 7, puis, à la fin de trois échanges de parole (v. 7-9.10-12.13-15), la femme lui demande à boire, v. 15. Jésus change alors de thème et interpelle la femme sur sa vie, ce qui introduit la deuxième partie du dialogue, v. 16-26. Vu la longueur de ce dialogue, il fait l'objet de deux études.

## **2. Pour éclairer la lecture**

### ***A. Introduction, v. 1-6***

La première partie de l'introduction, v. 1-3, contient une notice de voyage. Jésus quitte la Judée pour la Galilée. Selon ce qui précède, 3,22, il était au bord du Jourdain pour baptiser, comme Jean Baptiste. Son départ est mis en relation avec les pharisiens. La raison n'en est pas donnée. Les pharisiens n'ont encore montré aucune hostilité à l'égard de Jésus mais le texte semble sous-entendre qu'ils pourraient lui devenir hostiles (voir 1,19-24). En tant que spécialistes des rituels de pureté, les pratiques baptismales les concernent. A l'époque de la rédaction de l'Évangile, ils sont devenus les autorités dominantes du judaïsme et ils sont

responsables de l'exclusion des communautés johanniques hors des synagogues. Ici, Jésus décide d'éviter une confrontation immédiate.

Jésus "***faisait plus de disciples et en baptisait plus que Jean***". Le plus grand succès de Jésus montre le début de l'accomplissement de la parole de Jean Baptiste : "*Il faut qu'il grandisse, et que moi, je diminue*" (3,30).

L'idée que Jésus puisse lui-même baptiser a fait l'objet d'une correction du texte, v. 2, "***à vrai dire, Jésus lui-même ne baptisait pas, mais ses disciples***". Il semble que son rédacteur n'acceptait pas l'idée que Jésus ait lui-même baptisé car cela faisait de lui un disciple de Jean Baptiste, pratiquant le même baptême. Historiquement, cela paraît cependant vraisemblable, même si les autres Evangiles n'en parlent pas. Il est difficilement imaginable que l'évangéliste ait attribué à Jésus une pratique de baptême semblable à celle de Jean, alors que des groupes se réclamant du Baptiste semblent avoir été en rivalité avec d'autres appartenant à la tradition johannique. Au début de son activité, Jésus a donc dû baptiser comme Jean, avant de se distancer de la pratique de celui-ci et de son message.

La deuxième partie de l'introduction, v. 4-6, pose le cadre de la rencontre. Le v. 4 continue la notice de voyage et introduit la Samarie. Ce territoire, situé dans les collines entre la Judée et la Galilée, se trouvait sur le chemin le plus court entre Jérusalem et la Galilée. Ici, la raison de le traverser, "***il lui fallait traverser la Samarie***", est cependant d'abord théologique. Le verbe " falloir " exprime une nécessité due au projet de Dieu (voir 3,14 ou 9,4), projet qui, dans l'Evangile selon Jean, détermine tous les actes de Jésus (voir 4,34 par exemple). La rencontre ne doit rien au hasard, elle appartient à la volonté divine.

La Samarie correspond au Sud de l'ancien royaume d'Israël, région conquise par les Assyriens en 722 av. J.-C. Ce territoire fut souvent en concurrence avec la Judée. Déjà dans le livre des Rois, dans 2 R 17,24-41 qui reflète le point de vue judéen entre le cinquième et le troisième siècle av. J.-C., on lui reproche des pratiques religieuses impures. L'élévation d'un sanctuaire sur le Mont Garizim, au

quatrième siècle av. J.-C., qui évitait aux pèlerins samaritains d'aller au temple de Jérusalem, puis sa destruction par les Judéens, vers 110 av. J.-C., envenimèrent les relations. La tradition samaritaine est en fait proche du judaïsme mais elle se fonde uniquement sur le Pentateuque (Genèse à Deutéronome). Les deux traditions ont évolué parallèlement sur une base commune. A l'époque de Jésus, et plus encore avec la redéfinition de l'identité juive suite à la destruction du Temple par les Romains (70 apr. J.-C.), le fossé se creuse et les Juifs finiront par considérer les Samaritains comme des païens.

La ville de Sychar se trouve au pied du mont Garizim, proche de la ville plus ancienne de Sichem et aux environs de l'actuelle Naplouse. Selon la Genèse, Jacob y acheta une terre qu'il donna ensuite à son fils Joseph dont les ossements y furent enterrés (Gn 33,18-20; 48,22; Jos 24,32). Le "*puits de Jacob*" est inconnu de l'Ancien Testament mais mentionné dans des traditions juives qui l'identifient au puits où Jacob aurait rencontré Rachel (Gn 29,1-12).

Jésus s'arrête au bord d'un puits. Le cadre rappelle plusieurs récits de l'Ancien Testament (voir Gn 24,10ss; 29,1ss ou Ex 2,15ss). Dans les pays secs, les puits sont des lieux de rencontre habituels et des points de passage obligés. L'heure de midi, "*la sixième heure*", explique la fatigue et le désir de boire de Jésus. A cette heure-là, personne ne vient normalement puiser car la chaleur est trop grande.

### ***B. Premier échange de parole, v. 7-9***

Le texte ne dit rien sur la femme samaritaine. Le fait qu'elle vienne puiser à midi fait penser qu'elle cherche à éviter les contacts. La demande de Jésus est simple et évidente : il fait chaud, il a soif et a besoin d'aide pour se procurer l'eau du puits. En même temps elle est inattendue et scandaleuse, comme le fait remarquer la femme. Il ne convient pas à un homme de s'adresser à une femme seule et inconnue dans un lieu public. En plus, il ne convient pas à un Juif de demander à boire à une Samaritaine car sa cruche pourrait être impure et contaminer l'eau qui le rendrait alors lui-même impur.

La notation du départ des disciples, v. 8, explique que Jésus soit seul et prépare la mention de leur retour au v. 27. La rencontre de la

femme a lieu entre deux personnes seules, ce qui en garantit l'intimité. En cela, elle est typique de la rencontre du croyant avec Jésus.

La réponse de la femme, "***Comment ? Toi qui es Juif, tu me demandes à boire, à moi, une femme, une Samaritaine ?***" met en évidence les deux raisons de sa surprise, voire de sa méfiance : elle est femme et Samaritaine. Sa formulation pose d'emblée la question de l'identité de Jésus. Qui peut-il être comme Juif pour ne respecter ni les convenances sociales ni celles de sa religion ? Cette identité de Jésus sera en question tout au long du récit, découverte progressivement jusqu'à la confession finale des Samaritains au v. 42.

### ***C. Second échange de parole, v. 10-12***

La femme a questionné Jésus sur son identité et il répond en reprenant ce thème, v. 10. Il l'introduit en faisant remarquer à la femme son ignorance. Ce motif du savoir reviendra dans le dialogue. Elle ignore "***le don de Dieu***" et qui est son interlocuteur. Ce don peut être Jésus lui-même : le don de Dieu, c'est-à-dire celui qui te parle, comme en Jn 3,16 où Jésus est le don de Dieu au monde. Ce don peut aussi être ce que Jésus apporte, l'eau vive ou la vie nouvelle qu'il offre (v. 10.14) : elle ignore le don de Dieu et donc aussi l'identité de son interlocuteur. Si elle savait ce que Dieu peut lui donner par Jésus, elle comprendrait qui il est. En tout cas, pour Jean, le don est inséparable de la personne de Jésus. Le connaître, ou croire en lui, c'est recevoir la vie dont il est la manifestation par excellence.

Si la femme avait su, Jésus lui aurait donné. Son don est aussi pour les femmes samaritaines. Il lui aurait donné "***de l'eau vive***", v. 10. L'expression est ambiguë. L'eau vive peut désigner de l'eau de source (ou de puits) en opposition à une eau morte, une eau de citerne par exemple. Elle peut aussi signifier l'eau vivifiante, l'eau qui suscite la vie. La femme comprend l'expression au premier sens, le plus simple. Cette ambiguïté crée un malentendu que la suite va développer, comme dans le dialogue avec Nicodème.

La réponse de la femme est logique. L'offre de Jésus n'est pas crédible car il n'a rien pour puiser. Elle comprend l'eau offerte comme une eau vive et montre l'impasse de cette compréhension. Pour le lecteur chrétien, cette affirmation l'avertit de ne pas se tromper sur l'offre de Jésus. Cette mécompréhension n'empêche pas la femme de poser la bonne question : "***D'où la tiens-tu donc cette eau vive ?***", bonne question car elle permet de poursuivre la quête de l'identité de Jésus. La femme suggère alors elle-même une réponse : "***Serais-tu plus grand, toi, que notre père Jacob ?***" Sa formulation attend une réponse négative. Pour elle, Jésus ne peut être plus grand que Jacob, le patriarche par excellence auquel se rattachent les Samaritains, et elle se moque de Jésus. Le narrateur utilise l'ironie. Le lecteur doit comprendre que la femme dit vrai alors qu'elle l'ignore et prendre conscience de l'identité de Jésus. Il est effectivement plus grand, même qu'Abraham (Jn 8,53.56-58) et Moïse (Jn 1,17; 6,32-35).

La femme se réfère à sa tradition religieuse pour disqualifier Jésus. Sa culture religieuse l'empêche de le reconnaître alors qu'elle devrait l'y aider. La religion peut fermer à Jésus et conduire à son éviction.

Au début de la réponse de la femme, le titre "***Seigneur***" a un sens faible, différent de la confession de foi de Thomas "***Mon Seigneur et mon Dieu***" (Jn 20,28) même si le mot grec est le même. Il a ici la valeur de "Monsieur", une expression polie qui peut s'adresser à tout homme.

Selon une légende juive, Jacob aurait enlevé tout seul l'énorme pierre qui recouvrait le puits et l'eau en aurait jailli d'elle-même pendant toute la durée de son séjour. Il aurait pu y abreuver "***ses fils et ses bêtes***", ce qui montre l'abondance de la source. Le narrateur connaissait probablement cette légende mais il n'en fait pas cas explicitement. Elle n'est donc pas déterminante pour la compréhension du texte. Le fait que le récit explicite l'attitude des Juifs par rapport aux Samaritains (v. 9) montre qu'il ne présuppose pas chez ses lecteurs une grande connaissance du judaïsme.

## ***D. Troisième échange de parole, v. 13-15***

Jésus ne répond pas à la question de l'origine de son pouvoir, il laisse pour l'instant le mystère sur son identité. A la femme, et au lecteur, de trouver par eux-mêmes.

Jésus utilise le malentendu pour développer les propriétés de l'eau qu'il offre, v. 13-14. Pour le lecteur, le sens symbolique devient évident. Aucune eau ne peut éteindre la soif pour toujours. Alors de quoi Jésus parle-t-il ? L'eau est un symbole universel aux sens multiples, symbole de vie, sans eau aucune vie n'est possible, parfois de mort, comme dans le déluge. Dans l'Ancien Testament, la symbolique de l'eau est fréquente et très large. Dans le judaïsme, la Loi et la sagesse étaient souvent associées à l'eau vive. La Loi était comme un puits qui accompagnait le peuple de Dieu en lui communiquant la vie. Quand le croyant écoutait la Loi et la mettait en oeuvre, il était en communion avec Dieu et recevait sa bénédiction. Les récits où Moïse fait jaillir l'eau pour son peuple (Ex 17,1-7 et Nb 20,1-13) étaient ainsi interprétés symboliquement. La sagesse était aussi vue comme une eau bénéfique (Siracide 15,3; 24,30-32). Ici, Jésus associe l'eau à "***la vie éternelle***", ce qui rappelle le dialogue avec Nicodème (voir l'étude 3). L'eau est "*le don de Dieu*" (v. 10) et ce que Jésus donne (v. 14). Elle est à la fois la vie éternelle, la relation au Père et Jésus lui-même. Dans Jn 7,37-39, elle représente l'Esprit qui fait naître à la vie d'en haut (Jn 3,5-7) et remplace Jésus auprès du croyant en lui rappelant ses paroles (Jn 14,16.26). Celui qui en boit "***n'aura plus jamais soif***" car il est déjà dans la vie éternelle, comblé par Dieu, de même que celui qui mange le pain de vie n'aura plus jamais faim (Jn 6,35).

Pour le croyant, l'eau que Jésus donne "***deviendra en lui une source jaillissant en vie éternelle***", v. 14. L'image du jaillissement souligne l'abondance du don et la générosité du donateur, comme la "*vie en abondance*" dans Jn 10,10. Le lieu de ce jaillissement est la vie du croyant. Ce processus est intérieur, "***en lui***", lié à la foi. Il transforme l'existence tout entière, comme l'évoque l'image du jaillissement et comme le montrera l'exemple de la femme à la fin du récit. Elle qui évitait les contacts devient témoin et sa parole met les gens de son village en route vers Jésus. Le lien entre le jaillissement

de la source et la vie éternelle n'est pas clair. On peut comprendre que la vie qui jaillit dans le croyant jaillira ainsi jusque dans l'éternité, ou que la source fait jaillir maintenant déjà la vie éternelle dans le croyant, ou encore que le croyant devient lui-même pour les autres celui qui transmet la vie éternelle.

La réponse de la femme, v. 15, commence bien : "***Seigneur, donne-moi cette eau pour que je n'aie plus soif...***". Elle accueille positivement la parole de Jésus et, confiante, lui demande cette eau. Ce sont les mots de la foi. Mais cette réponse finit mal : "***... et que je n'aie plus à venir puiser ici***". Le malentendu demeure. Elle prend Jésus pour un faiseur de miracles, capable de lui assurer l'eau courante à domicile. A nouveau, le narrateur utilise l'ironie et le malentendu pour rendre le lecteur attentif à sa compréhension de ce que Jésus offre. Jésus ne vient pas dispenser de la corvée d'eau et des contraintes de l'existence humaine. Attendre de lui de tels miracles pour une vie plus facile serait se tromper comme cette femme. Son don est bien plus fondamental et il ouvre à une vie d'une qualité autre.

Le dialogue arrive dans une impasse. Il est un succès, la femme a passé d'une attitude de méfiance, puis de moquerie, à une attitude de demande confiante. Il est surtout un échec, elle n'a compris ni le don de Jésus, ni qui il est. Elle reste prisonnière d'un horizon de compréhension immédiat et terre-à-terre. Jésus prend alors l'initiative de changer de stratégie, comme l'étude prochaine le montrera. Pour le lecteur, cette impasse le provoque à remettre en question sa manière de comprendre le message de Jésus et à s'ouvrir à une compréhension symbolique de ses paroles. En décryptant les ambiguïtés, les malentendus et l'ironie, il peut réaliser ce que Jésus offre et qui il est.

### **3. Pour aller plus loin**

#### ***A. La pédagogie de Jésus selon Jean***

Le récit de la rencontre de Jésus et de la Samaritaine montre la transformation de cette femme qui découvre peu à peu qui est Jésus



et ce qu'il lui offre. Ce récit propose au lecteur cette transformation comme un chemin accessible à chacun. Le début du dialogue permet déjà de repérer quelques traits de cette pédagogie.

Jésus rencontre la femme dans le concret de sa vie. Il ne s'arrête pas aux convenances et il se présente dans une situation où il a besoin d'elle. Il provoque ainsi l'étonnement et l'entrée en dialogue. La femme peut se sentir menacée par cet inconnu qui lui parle mais elle est valorisée par sa demande, simple, qui manifeste sa confiance en elle. Il ne se révèle pas directement à elle, mais, à partir de sa situation concrète, il l'introduit à une dimension symbolique pour lui faire comprendre ce qu'il désire lui offrir et lui ouvrir un nouvel horizon de vie. Ce passage à une dimension symbolique est un échec puisque la femme ne saisit pas le sens de l'offre de Jésus, mais elle s'ouvre et devient demandeuse. En plus, elle commence à vivre déjà la réalité du don de Dieu. Quand Jésus lui offre l'eau vive, il lui en fait déjà saisir la saveur dans son accueil et son attention. Elle, la femme solitaire et probablement méprisée, reçoit la considération et l'annonce que Dieu a un don pour elle. Jésus la rétablit dans sa dignité et sa valeur de destinataire de Dieu.

Le lecteur chrétien connaît déjà l'identité de Jésus et sait que son offre de salut est pour tous (voir Jn 3). L'enjeu du récit est de le faire entrer dans une compréhension et une expérience plus profondes de cette identité et de ce don. L'usage d'images, ici l'eau vive ou vivifiante, permet d'autres représentations et suggère des sensations et des expériences. Elle augmente la puissance évocatrice du langage et sa capacité à toucher le lecteur. Le malentendu l'avertit qu'il ne doit pas s'arrêter à une compréhension superficielle des propos de Jésus. Il ne fait pas des miracles pour éviter les aléas de l'existence. Le malentendu et l'ironie font percevoir au lecteur ce qui manque à la femme pour comprendre les paroles de Jésus. Le récit l'invite ainsi à élargir sa compréhension et son accueil du don de Dieu pour accéder à une foi plus vivifiante.

## ***B. L'eau vive ou vivifiante***

La première partie du dialogue se joue autour de l'eau ainsi qu'autour de ce qu'évoquent "*l'eau vive*" et d'autres mots du même domaine :

puits, source, soif, boire. Dans un pays chaud et sec, à l'heure de midi, l'eau suggère d'abord ce qui permet de vivre et de se rafraîchir, la soif et le plaisir de boire. Ces mots ont des sens symboliques nombreux et fréquents. Dans l'Ancien Testament, beaucoup de textes les utilisent dans un sens métaphorique (voir par exemple, dans un sens bénéfique, Es 41,17-20; 55,1-2; 58,11; Jr 2,13; Ez 47,1-12; Ps 1,3; 63,2). Même dans des textes où le sens est simple, l'interprétation peut devenir symbolique, comme quand la tradition juive a vu le don de la Loi dans les récits où Moïse fait jaillir l'eau du rocher.

Le récit ne définit pas en quoi consiste le don de Jésus. Il l'évoque symboliquement pour inviter à en avoir soif et à se tourner vers Jésus pour le demander. Les images suggèrent des idées de rafraîchissement, d'apaisement du désir, de renouvellement ou de fécondité. Chacun peut voir tout ou partie de sa vie comme une soif non reconnue et inassouvie, ou comme une terre devenue sèche, dure et aride qui aspire à l'eau qui lui permettra de se ramollir et de porter du fruit, ou encore comme un chemin qui se répète chaque jour pour puiser une eau qui ne comble que passagèrement. Dans cette banalité de la soif, Jésus vient comme celui qui remet en cause la manière habituelle de se ressourcer et qui appelle à sortir du cadre de l'habitude pour une transformation radicale.

Jésus apparaît, par sa présence et sa parole, comme celui qui réalise cette transformation. Il le fait concrètement en renouvelant l'image de Dieu et en permettant une nouvelle relation avec Dieu, avec les autres et avec soi-même. Il le dit et le réalise en même temps. La Samaritaine et le lecteur peuvent découvrir un Dieu qui s'approche, accueille, fait confiance, s'intéresse à eux sans juger. La suite montrera que cet accueil permet un autre regard sur le passé et le présent et ouvre la possibilité de nouvelles relations. Cette suite n'évoque plus l'eau vive mais elle continue à révéler le don de Dieu signifié dans cette image ainsi qu'à l'offrir dans les paroles et les attitudes de Jésus.

## ***C. La liberté de Jésus***

La rencontre avec la Samaritaine atteste la liberté de Jésus à l'égard des conventions sociales et religieuses de son temps. Il parle à une inconnue dans un lieu public. Il considère une Samaritaine sans craindre qu'elle ne le rende impur. Il parle théologie avec une femme. Il offre l'évangile au-delà du peuple juif et accepte qu'une femme en soit la première messagère parmi des non-juifs. Cette liberté reste présente dans la communauté johannique qui transmet ce récit avec d'autres qui donnent une grande place à des femmes. Marie de Magdala sera le premier témoin chargé d'annoncer aux disciples la résurrection de Jésus (Jn 20,17).

Cette liberté n'est pas sans risque. Elle se heurte à l'incompréhension des disciples (Jn 4, 27) puis à celle des autorités juives et des pharisiens quand Jésus guérit le jour du sabbat (Jn 5,9-18; 9,13-16). Pour Jésus, cette liberté est inséparable de sa relation à Dieu. Dieu n'est pas le juge qui condamne et exclut, mais le Père qui l'a envoyé offrir la vie à quiconque à cause de son amour pour le monde (Jn 3,15-17). Cette confiance libère de la peur de l'incompréhension, du rejet ou même de la mort (Jn 12,27-28).

Pour les croyants, cette liberté fonde la leur. Ils sont délivrés de la soumission à la Loi et aux règles de pureté. Seul reste l'amour à partager (Jn 13,34; 15,12). Les cloisonnements sociaux ne sont plus contraignants. La communauté chrétienne est ouverte à chacun, quelle que soit son origine. La soif de succès devant le monde et de reconnaissance sociale n'a plus de sens. La peur et le manque peuvent être reconnus et affrontés dans la confiance, Jésus y a ouvert un chemin de vie où Dieu se donne comme Père.

Cette liberté reste cependant toujours à maintenir face aux cloisons élevées pour séparer ceux qui diffèrent par leurs origines, leurs convictions, leurs pratiques, leur âge, leurs revenus... Les Eglises ne sont pas à l'abri de ces cloisonnements. La difficulté de faire célébrer ensemble jeunes et adultes avec leurs styles musicaux en est un signe, comme les débats en Eglise autour de l'homosexualité ou la multiplication des communautés ethniques. Cette liberté est aussi à maintenir face à l'emprise d'un monde où le modèle économique

impose la réussite en termes de performance et de rendement comptables et réduit l'être humain à un moyen de production et un client. Là aussi, les Eglises ne sont pas à l'abri. La liberté de Jésus avec la Samaritaine offre de considérer tout autre comme un sujet, destinataire du don de Dieu. Ni sa valeur économique, ni son statut social, ni son passé ne le prive de cette identité et ne saurait entraver la rencontre.

## 4. Et pour vous ?

 Répondre à l'une des deux questions suivantes :

Après l'étude de ce passage, en quoi "*le don de Dieu*" est-il pour vous une source d'eau vivifiante ?

Vu les cloisonnements de notre société et ses contraintes, à quels actes la liberté manifestée par Jésus dans ce texte vous semble-t-elle inviter les chrétiens aujourd'hui, à titre personnel ou comme Eglise ?